

Les Amoureux sur le Banc Public De Ondine d'Onatie

Ils arrivèrent en même temps dans le square arboré qui sentait l'urine par endroit. Un de ces petits parcs pas toujours très propres mais dont les citadins savent se contenter lorsqu'ils sont en mal de verdure. Ils ne se virent pas tout de suite. Ils s'y étaient donné rendez-vous à la pause déjeuner. Pour faire connaissance s'étaient-ils dit. Depuis quelque temps ils partageaient une relation épistolaire où les mots de chacun enflammaient l'esprit de l'autre. Elle se sentait gauche et avança timidement vers le petit banc dont la peinture verte et écaillée laissait entrevoir différents messages d'amour ou encore des blagues de lycéen, immortalisés dans le bois humide. Il faisait encore frais, le printemps avait du mal à faire son trou, mais elle avait pourtant chaud sous son manteau un peu usé. Elle n'avait pas trop su comment s'habiller, tiraillée entre la peur de lui déplaire et celle d'être ridiculement apprêtée.

Il était resté en retrait, fumant nerveusement, et ne l'aperçut que lorsqu'elle épousseta en vain le banc humide où probablement des chaussures avaient déposé la saleté de la ville. En la voyant, un sourire força son visage. Il avait tant désiré cette femme, tellement voulu la rencontrer. Parfois il ne voulait plus, la peur d'être déçu l'envahissait. Elle aurait pu lui envoyer les photos d'une autre, ou d'un moment où sa beauté n'était pas encore fanée. Mais il n'y avait de toute façon pas que ses grands yeux et ses jolies formes pour lui plaire. Elle était moins parfaite que sur les photos, mais c'était mieux. Il vit qu'elle était autant émue que lui de cette rencontre. Elle lui apparaissait plus humaine, plus réelle surtout. Il attendit qu'elle s'assise et que son regard aille vers lui. Il savourait cet instant où elle l'attendait, se croyait seule, ne pouvait pas tricher. Il était heureux de la voir elle, sans artifice. C'est quand on observe les gens à leur insu qu'on les perçoit mieux.

Elle regardait partout autour d'elle, inquiète. Lui avait-il posé un lapin ? Se moquait-il d'elle depuis le début ? Elle s'en voulait d'être si naïve. Elle avait même acheté un nouveau rouge à lèvres. Quelle imbécile elle faisait. Mais soudain son cœur fit un bon. Il était là. La regardant d'un air si serein. Ils ne bougèrent pas tout de suite, ils préférèrent goûter la saveur de ce premier regard. Leur ventre noué, leur respiration s'accélérait. Elle regardait ses boucles brunes autour de ses yeux sombres et rieurs. Il était encore plus beau que sur les photos qu'il lui avait envoyées. Elle sourit, se trouvant bête. Une vraie collégienne.

Encouragé par ce sourire, il s'approcha et, tout en restant silencieux, il prit place auprès d'elle. Le banc était un peu humide mais il s'en fichait. Il était tellement heureux de la voir enfin. Ils se mirent de biais afin de mieux s'admirer. Leurs genoux, en s'effleurant, leur offrirent un délicieux frisson. Ils avaient perdus leurs mots, ils ne savaient plus comment dire leur cœur affolé. Il pensa que c'était idiot, qu'il avait eu envie de lui dire tellement de choses, qu'il avait pensé l'embrasser fougusement. Mais leurs yeux avaient tant à dévorer pour l'instant. Il voulait caresser sa peau blanche au grain si fin, ses cheveux fous qui s'échappaient de sa queue de cheval. C'était comme si en bougeant il avait risqué qu'elle ne s'évapore. Elle était si belle, ses imperfections tellement émouvantes. Il avança le bras pour l'effleurer du bout des doigts. Ce contact si simple fit naître un courant dans tout leur corps. Sa peau était douce, il avait envie de prendre sa main pour l'embrasser. Ça ne ferait pas un peu vieux jeu ? Les passants leur jetaient des regards, l'un amusé, l'autre ému. Eux s'en moquaient pas mal.

Elle ne quittait pas ses yeux, ils étaient pleins de cette tendresse qu'elle avait déjà perçue sur les quelques clichés qu'il lui avait offert de lui. Mais pourquoi souriait-elle comme une idiote ? Il fallait qu'elle trouve quelque chose à lui dire, à faire. La chaleur de sa main l'envahissait. Elle la prit entre les siennes, laissant leur peau se découvrir, caressant les nervures dessinées par ses veines, leurs doigts s'emmêlant, comme la promesse de futures étreintes. Les émotions et le désir qui

commençaient à la submerger la surprenaient. Elle le laissa porter à sa main un baiser. Son souffle chaud s'y promena comme s'il l'avait toujours parcourue. Plus rien n'existait autour d'eux. Elle avait toujours trouvé ce genre de phrase surfaite mais elle comprenait maintenant. Elle ferma les yeux et sentit son front se poser sur le sien. Le désir était si fort qu'elle en aurait pleuré. Ils prirent le temps de savourer l'odeur de l'autre, sa chaleur, son souffle. Le regard clos ils restaient là, peu importaient les interrogations ou les reproches dans les yeux autour d'eux.

Jamais il n'avait autant désiré une femme et pourtant il ne voulait rien brusquer. Rien prendre de plus que cet instant. Le temps n'était pas le même dans leur espace. Il voulait prendre le temps de se délecter de chaque petit bout d'elle. La découvrir était si bon. Il mit sa joue sur la sienne. Il voulait que le temps s'arrête, rester toujours là, abruti d'amour. Comment avait-il pu ne pas connaître cette peau si douce, ce parfum si frais ? Il embrassa sa tempe en la respirant. Si douce. Il l'entendit soupirer. Se reculant, il la regarda. Ses yeux vagues criaient combien elle le voulait elle aussi.

A cet instant, ils auraient préféré être seuls, s'abandonner l'un à l'autre, partir à la dérive de leur désir, à la conquête du corps inconnu qui leur faisait face. Ils risquèrent dans leur premier baiser une envie plus grande de la chair de l'autre. Il lui caressa du bout du nez le visage, cela la fit rire, mais cela la fit également fondre un peu plus. Le moindre contact se révélait magnétique. Leurs lèvres se rencontrèrent doucement, elle sentit sa langue franchir la barrière des siennes, provoquant alors un violent plaisir. La sensualité se fit avidité. Ce baiser qui avait commencé si doux les tortura dans sa bestialité grandissante.

Le son des treize heures qui sonnaient à l'horloge de la petite église attenante au square les arracha à la félicité dans laquelle ils auraient aimé se noyer. C'est avec bonheur qu'ils constatèrent leur frustration réciproque de ne pas pouvoir s'aimer tout de suite. Ils savaient à présent qu'ils se retrouveraient, mais cette séparation forcée ne se fit pas sans peine. Leurs bouches se respirèrent une dernière fois et ils retrouvèrent leur réalité, le coeur heureux.